

Boris Crack

Sonata for the vermina

Entre ceux qui veulent se faire enlever leur visage et ceux qui veulent sortir leur cerveau, on en perd la tête.

Heureusement qu'il reste les voix ; la voix du poète de Seattle Steven Jesse Bernstein qui s'amuse à mettre des souris dans sa bouche ; la voix de la folle du 3ieme arrondissement qui crie Au secours ! matin et soir en inventant des catastrophes.

Heureusement qu'il y a la musique aussi pour soutenir ces voix qui sortent de têtes et de crânes mal en point, où le point d'identité tremble, car c'est là que la vermine a élu domicile et grouille, dans le visage dans le cerveau, et c'est elle qui nous fait lever la main pour désencrâner, trépaner, griffer, biffer.

I

The difference
between me and most
poets is I am really a
spider

un portrait (robot) de Steven Jesse Bernstein

"Une biographie de l'araignée, cela est inconcevable."

Lyotard

"I am looking for the face I have before the world was made."

Yeats

"Une vie ne vaut rien mais rien ne vaut rien."

Malraux, *modifié*

Il y a toujours eu quelque chose qui cloche avec mon visage. "Regarde dans le miroir, Stevie," me disait ma mère, en me portant pour que je puisse voir mon visage. "Tu vois ? C'est Stevie !" Les petites oreilles dépassaient. C'est la première chose que j'ai remarquée. Les deux oreilles. Et bien que les cheveux étaient plaqués par le gel, et coiffés proprement dans le style traditionnel des garçons, quelques mèches s'étaient redressées – cheveux bouclés. Aagh. Le nez était une tâche pâle de mastic froid. La police m'avait-elle déjà eu ? Non, j'étais né comme ça. A deux ans, mon visage ressemblait déjà à celui d'un suspect. Mais les yeux et le menton étaient jolis ! Jolis.

Steven Jesse Bernstein était relativement inconnu en dehors de Seattle; tous ses livres sont indisponibles et il est difficile d'en retrouver la trace. Ce qu'il reste c'est un portrait-robot avec de grosses lunettes noires. On ne sait pas comment, tout d'un coup, toute une jeune génération est sortie avec des lunettes à bords épais. Ni comment, au début des années 90, des musiciens *grunge* se sont retrouvés dans les plus grandes salles de concert, sans que soit cité le nom de Steven Jesse Bernstein. Kurt Cobain, néanmoins, trouvait son départ romantique.

CE QUI SUIT EST PURE FICTION. EN FAIT J'AI ETE MERVEILLEUX ET POPULAIRE TOUTE MA VIE.

Nous ne pourrions bien dire comment le *matos* fut sucé des gencives de Steven Jesse Bernstein. Comme s'il fut le *matos* injecté dans les branches des lunettes. Comme s'il fut le *matos* du visage transféré vers le portrait-robot de Steven Jesse Bernstein. Le robot épluché, le robot époumoné. La contingence échevelée. A un niveau purement culturel. Il n'en reste qu'un désir à peu près organique et dispersé. Moins que moite, un régime optique, dissolue, à la limite, poétique.

Quand j'ai eu quatre ans, j'ai eu la polio. J'ai été paralysé à partir du cou. Je pouvais difficilement tourner la tête. Ma chair s'est flétrie. Je n'ai pas revu mon visage avant l'âge de cinq ans et demi. Les joues s'étaient effondrées. La tête d'un jeune mort : tendue, osseuse, le front n'était pas ridé, le menton avait durci comme du lys congelé. Les yeux avait la couleur d'une figue pas mûre. J'ouvris la bouche ; un nid d'oiseau imbibé de sang dans lequel l'oiseau-mère avait été tué et sa progéniture foetale laissée pour morte dans leurs œufs pas encore éclos. Une bouche pleine de viande et de plumes et de petits cercueils blancs. Un ver gras et rose sortait en grondant par une entaille rouge sur mon visage. Je regardais ma langue bouger dans le miroir, captivé.

Ne bougez plus ! Le portrait-robot par définition n'est pas tout le monde, mais le devient. Il devient tout le monde parce qu'il robote autant qu'il portraite. Alors comme arme, le rabot. Faire disparaître la ligne de jonction de nos pièces de métal soudées – Nous soudons le *matos* plus que nous ne le sondons – Dans les galeries des rétrospectives sont organisées et l'amertume n'empêche pas la société établie sur trois lois : 1 Le *Matos* atteint les *matons*, 2 Le *Matos* est le matin et le mutin, 3 Prépare-toi au

combat. Comme dit le rédacteur en chef des Nouvelles du Matos, prépare-toi au combat du Matos. Il y aura une grande rétrospective du matos, de ce qu'il a fallu à chacun, fragile comme une lentille, pour survivre à l'appel d'une autre dimension, *tout ce matos*, et le Grand Prêtre lui-même perdra son contrôle. Il succombera/sucrera/sucera tout le matos. Chaque matin. Le matelas. Le manitoba. La rigidité.

C'est la baie des cochons, à téter l'agacement dans un sein purgé, prisonnier politique employé aux contrepèteries nationales, qui se résolvent en boules (de feu), choux, pommes, seins ; amas d'œufs d'abeilles, d'insectes, couvain caché dans l'horloge, ossement, territoire couvert et *soudain*.

Le rouge était ma couleur favorite. J'ai pris l'un des tubes de rouge à lèvres de ma mère et j'ai fait de grands X rouges sur toutes les fournitures de bureau de mon père. Il m'a frappé très fort au visage. J'ai toujours voulu avoir un visage rouge et des cheveux noirs. Cheveux noirs raides, visage cramoisi. A la place, j'ai eu une tignasse de rongeur et une face rose décolorée. J'ai pensé à couper mon visage au rasoir et à verser du cirage à chaussure sur ma tête, me tranchant les oreilles au passage. J'ai été à la salle de bain et j'ai regardé dans la glace. Le sang tombait dans un goutte à goutte pathétique. J'ai crié.

Au matin du 22 Octobre 1991, de la baie de Neah, Steven Jesse Bernstein effectue un transfert de *matos*. Il prend le téléphone et transfère tout son *matos* comme vers une banque *susse* qui lui pompe les quarante

ans de *matos* de son visage. Il appelle ses amis proches et leur dit que ça y'est, la baie de Neah le nie, il prend des vacances (ici! – icinisme : mouvement de celui qui vit sur une petite superficie de *matos*). Alors le résultat c'est : pas de masque mortuaire : il se détruit parce qu'il a un visage en forme de masque mortuaire : alors le résultat c'est qu'on va pomper le reste, le peu qu'on peut, dans un portrait-robot. C'est l'huile de coude du dessinateur qui finit par un beau rot. Les beaux-arts de la *reconnaissance*, du dévisagement, ne sont pas des arts de la ponctuation. Ce sont des arts de la ponction. Limbe. Lombe. Lamb. Lioamb.

S'ILS FONT LA NOCE, C'EST QU'IL FEND L'ANUS, LE MATOS.

Oliver Stone, qui utilisa un morceau de l'album posthume de Bernstein, *Prison*, sorti chez Sub Pop, pour l'ouverture de "Tueurs Nés", n'arrêtait pas de dire qu'il n'arrivait pas à croire que Steven Jesse Bernstein s'était tué. Enfin, il savait très bien que Bernstein s'était tué, mais il ne pouvait s'empêcher de parler des recherches qu'il avait faites, *que moins d'un pour cent des suicidés se tranchent la gorge*. Ce n'est tout simplement pas une manière de se tuer. « It's just not a way people choose to go. »

A l'âge de six ans, j'ai eu des lunettes. Les montures des lunettes décollaient mes oreilles encore plus et les faisaient gonfler et rougir. Les autres gamins se moquaient de moi. J'étais également le gosse le plus maigrichon de toute l'école. Je marchais avec mes doigts de pieds rentrés vers l'intérieur à cause de la polio et je devais porter des chaussures

orthopédiques énormes, bulbeuses. Mon visage reflétait ma gêne et mon malaise, probablement même dans mon sommeil. Tout au long de mes années d'école, j'ai fait partie des enfants laids. Ma mère me rapporta un jour une paire d'élégantes lunettes aux bords noirs et épais, en corne. Elles ne faisaient que renforcer ma pâleur. Le visage des autres enfants devenait brun en été. Le mien avait l'air d'un masque bon marché en caoutchouc rose boutonneux, trouvé dans un magasin de farces et attrapes.

Etre dans la minorité était un mode de vie pour Steven Jesse Bernstein. Connue à Londres pour être le parrain du *grunge*, il n'a pas vécu assez longtemps pour même entendre le terme et l'aurait certainement refusé. Non seulement, il appréciait l'élégance nue de la musique, mais il aidait à la façonner, faisant la première partie et chauffant la salle pour des groupes (Nirvana, Big Black, Sound Garden, U-Men, the Crows) qui se dirigeaient vers le succès. Il aimait exciter les foules. Dans ces heures noires, dans sa cave, il muait du thorax, composant sa farandole de Thora X, qu'il crachait sur la foule. Il lut une fois un poème avec une souris coincée dans la bouche, la queue du rongeur prise de secousses comme si elle marquait la ponctuation. Il urina sur les mécontents et leur jeta ce qu'il pouvait, des cannettes de bières, son portefeuille, son sandwich. Il n'a jamais cherché à romantiser son désordre mental. Il était le premier à vouloir *slamer* d'une façon punk. Il était irrésistible pour les femmes. Mais personne ne l'aurait jamais embaucher.

*A la fin de l'école primaire,
j'ai demandé en mariage*

*une fille nommée Denise Johnson,
dans la cour où l'on mangeait.*

*Des gouttes de merde
de mouettes et de pigeons
pleuvaient du ciel.*

*Denise m'avoua qu'elle voulait
que je lui fasse ma demande
en bonne et due forme,
entre le gymnase et la cafète,
après l'école.*

*Je me suis peigné,
et j'ai essuyé mes lunettes.*

*A trois heures dix,
j'ai rejoint Denise
entre les deux bâtiments.*

*Je frissonnais
et ma bouche était sèche
et avait un goût horrible.*

*Je me suis agenouillé
sur le ciment
tacheté de merde
devant Mlle Johnson.*

*Ma bouche arrivait
juste au niveau
de son bas-ventre.*

*J'ai levé les yeux
vers son joli visage brun,
et ses longs cheveux noirs.*

Elle baissa les siens

*pour voir mes joues humides
et me sourit
d'une manière bienveillante.
« Denise, tu es la plus jolie
et la plus intelligente
de toutes les filles de l'école.
Est-ce que tu veux m'épouser ? »
Mon ventre grouillait
alors que je récitais ces mots.
Mon visage était livide
et avait l'air bête.
Je pouvais sentir
mes globes oculaires
pleins à claquer
dans leur orbite osseuse,
mes genoux me faisaient mal.
« Ha ha ha ha ha !
Tu es trop laid !
On dirait qu'on t'a battu
avec un sale bâton !
Ha ha ha ha ha ha ha ! »
Son visage s'était mué
en un grondement
plein de mépris.
Brumeux, sentant la lavande,
les donuts de la honte
apparurent devant moi.
Soudain, une bande
de garçons et de filles*

*sortirent de derrière la cafétéria
en ricanant.*

*Ils nous encerclèrent,
en riant et en huant.*

*Je me suis levé, tremblant,
une grosseur dans la gorge,
mon trou du cul contracté.*

*Denise rejoignit le cercle
des enfants cruels.*

*Elle se tenait près de Rudy Stoltz,
le plus merveilleux et populaire
des garçons de l'école.*

Ils levèrent les mains.

*« Fuck you, Steve Cul-d'Juif Bernstein ! »,
cria Rudy. Je mis mes lourdes,
mes énormes mains sur mon visage.*

*Une peau de melon
me frappa à l'oreille.*

*Je pus entendre les gamins s'éloigner,
pouffant et riant aux éclats.*

*Quand j'ai retiré les mains de mon visage,
j'étais tout seul.*

*Il y avait une trainée verte et blanche
de merde de mouette
sur ma veste marron.*

*Je suis rentré chez moi
en marchant à travers
un réseau d'allées.*

Photographier Steven Jesse Bernstein donna à plusieurs grands photographes de Seattle l'occasion de démarrer leur carrière. Alice Wheeler, Arthur S. Aubry, Louie Raffloer, Charles Peterson. On le dessinait et on faisait des posters pour lui. Beaucoup d'entre ceux pour qui il servit de modèle sont désormais bien plus connus qu'il ne l'est lui-même. Art Chantry, Linda Barry, Charles Burns.

JE POSE MA TETE CONTRE LE SOL ET JE SUCE LA ROUTE. JE NE SUIS PAS UN INDIEN. JE VEUX ETRE LA SECRETAIRE D'UNE DENTISTE.

« Jesse était très encourageant avec moi », rappelle Alice Wheeler, qui apprenait tout juste à se servir de son « tout premier appareil photo » quand elle commença à prendre Bernstein un jour de l'année 1986. Bernstein, dit Wheeler, fut la « première personne que j'ai vraiment prise en photo. » Alice Wheeler aura l'occasion de nouveau de photographier Steven Jesse Bernstein, plus tard, lorsqu'il ouvrira la scène pour William Burroughs, à Seattle, en 1988. Ce fut également cette année-là qu'il enregistra *Come out tonight* pour le label Sup Pop. Cet enregistrement le conduisit directement à *Prison*, un projet originellement conçu dans la veine de l'album de Johnny Cash à *Folsom Prison*, dans lequel Steven Jesse Bernstein fait déguster une sélection de quelques uns de ses textes aux condamnés de la prison d'Etat de Monroe. La performance et l'enregistrement eurent lieu assez tôt le matin et les prisonniers, bien que dans l'ensemble plutôt captivés par les récitations de Bernstein, restaient calmes et réservés. L'enregistrement manquait de la participation bruyante de l'audience qui rendait *At Folsom Prison* si excitant et réel.

Tu recevras un plâtre. Je serai toujours plus important que toi. Tu ne seras jamais assez important. Tu ne seras jamais du côté de la main qui fouette, jamais celui qui utilise le pouvoir de la faim contre le peuple. Le paradis ne seras jamais une extension de ton corps. Ton corps appartiendra toujours à quelqu'un d'autre. La photo de Marilyn Monroe flotte au plafond, en condensation, formée comme moi. Formée comme mon cul. Le ciel est rempli d'oranges pendant la guerre. Nous les mangeons. Le président est seul dans une pièce. Il est non-important. Au fur et à mesure que nous mangeons ses oranges le ciel noirci. La lune mûrit et devient rouge. Elle pourrit et est engloutie par l'obscurité. Tu es seule au téléphone. Ça sonne, ça sonne, sans réponse. Sherry, Sherry, tu ne veux pas sortir ce soir. Il fait complètement nuit. La terre gèle. Tu raccroches le combiné et va à la fenêtre. Come, come, come out tonight.

Le President : I am sitting in a room...

Marilyn : I am sitting in a room...

Steven Jesse Bernstein : I am sitting in a room...

Le portrait-robot du Président rencontre Le portrait robot de Marilyn
rencontre Le portrait-robot de Steven Jesse Bernstein.

Tout le monde est assis seul dans une chambre et sucé.

La CAUSE et l'EFFET sont sucés par les trois parties.

Il ne reste que la PANIQUE

et une paire de lunettes.

Finally, because of my face, I stopped school in fourth grade. I spent all my days hunkered in the damp and dark garage, doing chemistry experiments and writing in unknown codes. Sometimes, I would go out the side door, walk to the closest sewer tunnel, slip inside, and wander the complex maze of tunnels under Los Angeles. There were rats down there, and black widows. I imagined myself dead, bitten by the spiders, my face being chewed up by the rats. I got a mysterious sense of relief from this perspective. No one would ever find me down there, and even if they did, I wouldn't have a face.

Le 10 octobre 2003, « More Noise Please : A Portrait of Poet Steven Jesse Bernstein » ouvre à l'*Experience Music Project* de Seattle. L'*Experience Music Project* est un gros bordel assez laid construit par un des hommes les plus riches de Seattle. Larry Reid, le maître de cérémonie de la contre-culture locale depuis des décennies, mit tout le *matos* de Bernstein dans le *EMP*. Il y avait la voix de Steven Jesse Bernstein en quadraphonie. Il y avait des extraits manuscrits de ses carnets, dont une lettre que Bernstein écrivit à Burroughs neuf jours avant sa mort, contenant des références à « d'atroces manifestations », la paranoïa, sa « relation perpétuellement

altérée à la gravité terrestre ». Il y avait d'innombrables photos et posters. Ainsi que sa machine à écrire et l'un de ses flacons de pilules.

TGV. T POUR TARKOS ET SES TRACES MARSEILLAISES. G POUR GATTI ET SON GRAND-PERE LE SAUVEUR LUSONA QUI A FAIT DES DOCKS DU PORT DE MARSEILLE UN JARDIN JAPONAIS. V POUR STEVEN JESSE BERNSTEIN CE QUI NE CORRESPOND A AUCUNE INITIALE MAIS PEUT-ETRE A LA DOUBLE ENTAILLE QU'IL SE FIT LUI-MEME A LA GORGE. V POUR LE VIEUX-PORT QU'IL S'OUVRE DANS LA GORGE ET LA BAIE DE SEATTLE APPELEE LE PUGET SOUND

Je
suis
très
lent
à
établir
une
relation
de
cause
à
effet
il
m'
a
fallu

au
moins
dix
expériences
pour
m'apercevoir
que
c'est
le
noyau
que
j'avalais
avec
les
olives
qui
me
coupait
l'intestin
et
me
faisait
saigner
quand
j'allais
aux
wc

Christophe Tarkos : I am sitting in a room...

Armand Gatti : I am sitting in a
room...

Le Président : I am sitting in a room...

Marilyn : I am sitting in a room...

Steven Jesse Bernstein : I am sitting in a room...

Ma mère m'emmena voir un psychiatre. Ils se mirent d'accord sur le fait que j'étais un jeune homme très perturbé. J'avais pris l'habitude de porter un sweatshirt avec une capuche rouge dont le cordon était serré au maximum, de manière à ce qu'il n'y ait plus qu'un trou minuscule, comme un sphincter d'anus contracté, par lequel je sortais la tête. Je portais une perruque noire des Beatles par-dessus la capuche rouge. Je mangeais mes repas seul dans le garage. Ma mère se tenait parfois, pleurant, dans l'encadrement de la porte. Finalement, je menaçais de lui trancher la gorge avec un couteau de boucher et d'étaler son sang sur mon visage tout entier si elle ne me foutait pas la paix. J'ai vidé un litre de laque noire sur ma tête et ai été obligé de me raser le cuir chevelu. Je ne m'étais pas douché ou changé depuis des mois. Le docteur pensa que j'avais besoin d'être

hospitalisé. Ma mère signa des papiers. Il y eut un bref entretien à l'issue duquel je fus déclaré fou et mis sous tutelle de l'Etat de Californie. Pratiquement chauve, riant hystériquement, et marmonnant, on m'attacha les poignets et le Département du Sheriff me livra à un horrible hôpital d'Etat dans les champs d'agrumes de la Californie. Là-bas, je découvris qu'il y avait des gens avec des visages bien plus laids que le mien. Certaines de ces personnes étaient si affreuses que je ne pouvais pas les regarder sans vomir. Après quelques mois, cependant, j'y étais habitué. Mais je ne pouvais toujours pas faire la paix avec mon propre épouvantable visage. Les docteurs me mirent sous médication, ils me parlèrent. Rien ne me fit aucun bien.

A Rome (Ch-Rome-ozone : "(What is that sound that fills the ear / drumming drumming?) / Is not Rome still Rome / Is not Los Angeles still Los Angeles / Are these not the last days of the Roman Empire? " questionne quelque part Ferlinghetti; il faut dire que ROME est le nom donné par l'Agence Nationale pour l'Emploi au code attribué à chaque métier ou ensemble de tâches, on dit alors qu'un tel est *romé* 1023 parce qu'il a exercé ou exerce le métier de... ; et il faut dire aussi qu'aujourd'hui *Néron* est le nom d'un logiciel de gravage de CD très répandu.) A Rome
Notre raison de vivre c'est le matos. NOUS SONDEONS LE MATOS. Nous ne pourrions bien dire ce que nous serions sans le matos. Notre devise c'est : y'a du matos. Notre Grand Prêtre Ordonnateur s'appelle Bernie. Il connaît bien la mécanique. Il est entouré de tous ses Cramos. Un cramos est un crameur de matière. NOUS sommes les mutins du matos. Notre mutinerie c'est

notre empire. Toute la journée sur la chaîne du matos, le Grand Prêtre Bernie est filmé par tous ses cramos, Bernie est assis ou allongé, Bernie mange et il dit : ceci est mon matos. Nous mangeons son matos. Et ceci est notre matos. Un cramos fait un plan serré sur le matos ; et le visage s'éclaircit. **Dans dix ans nous ne pourrions dire ce qu'il adviendrait de nous sans le matos. Nous sommes les rejetons du Matos, nous sommes nés du Matos. Matos à la chaîne. Matos, mon Matos.** Et tous les Cramos reprennent : « Matos, mon Matos ». Et Bernie le Grand Prêtre la Grande Bouche Pleine : « oh Matos, mon Matos ».

Bernie le Grand Prêtre : « oh Matos, mon Matos »

Tous les Cramos : « oh Matos, mon Matos »

Le Président : « oh Matos, mon Matos »

Marilyn : « oh Matos, mon Matos »

Christophe Tarkos : « oh Matos, mon Matos »

Armand Gatti : « oh Matos, mon
Matos »

Steven Jesse Bernstein : « oh Matos, mon Matos »

Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?
Tant qu'il ne fait pas nuit, je ne suis pas mort.
Et quand il fait nuit, on me fout la paix.
On me lave le corps, on me fait tout.
On me lave les génitales, je m'en fous.

On me lave de l'intérieur avec des figues.
Quand il fait nuit, je suis propre et seul.
On me donne à manger, régulièrement.
On m'achète du pain et on me le coupe.
On nourrit mon chien et on le flatte.
On m'essuie la bouche, on me lave les mains.
On écrit mon courrier sur mes conseils.
En mangeant des rillettes, j'aime ton corps.
Comme posé sur des rillettes, j'aime ton corps.
En fouillant les rillettes, j'aime ton strip-tease.
Je ne suis pas américain, je suis américain.
Je ne suis pas français, je suis français.
On organise mes loisirs, un verre ou deux.
On appelle pour moi au téléphone.
J'aime ton numéro, quand je mange des rillettes.
J'aime ton corps, pendant que je les mange.
On remplit mes déclarations, enfin je pense.
On me déplace à l'intérieur et à l'extérieur.
On me dit c'est ici, ou encore plus loin.
On change l'heure ou la pile de la montre.
Je n'ai pas bougé mais je suis allé partout.
On m'a emmené partout et je suis resté là.
On ne me dit rien car c'est automatique.
On a donné le biberon à mes enfants.
Je les abandonne car je suis stérile.
Je pense que mon cerveau est tranquille.
A deux heures, on m'a dit deux heures.
A dix-huit heures et à vingt heures.
A une heure le lendemain et aujourd'hui.

En mangeant des rillettes, j'aime ton corps.
En mangeant les rillettes, j'aime ton strip-tease.
J'aime ton strip-tease, et tu porte deux pulls.
On me donne ton âge, et c'est le mien.
On me donne à boire et à fumer.
Je touche ton corps, je ne lâche pas les rillettes.
On me donne tes habits, on me donne du pain.
On me tranche les veines, on me drogue.
On me tranche la tête, on me prend la température.
On signe le contrat, on passe un accord.
On trace une ligne autour de toi.
On trace un cercle autour de tes pieds.
On dis dix heures et midi sonne.
Des anchois dans tes nattes, j'aime ton corps.
Des anchois dans ta chatte, j'aime ton strip-tease.
Un papillon dans les rillettes, j'aime ton strip-tease.
Un papillon dans les rillettes, ton corps pour tout le reste.
Le pendu qui est couché dans son lit.
Le fracassé qui drague l'assistante.
L'estropié qui cire ses chaussures.
On me donne vie, et je suis la faucheuse.
On me sort du lit, et je suis un ver dans ton corps.
On me suce la queue, et je suis un germe.
En mangeant des rillettes, j'aime ton corps.
En mangeant des rillettes, j'aime ton corps.
Dans le pot à rillettes, j'aime ton strip-tease.
Dans le pot à rillettes, j'aime ton strip-tease.

Ils ne purent pas me retenir légalement plus de six mois. J'ai été libéré et lâché dans la rue. J'ai retrouvé ce pédé de Dottists qui ne croyait pas aux visages. J'ai essayé de me maquiller, j'ai essayé de me changer en femme. J'ai lissé mes cheveux et je les ai teints en noir. Je portais une cape de moine, ainsi tout ce que je pouvais voir c'était le trottoir et personne ne pouvait me voir du tout. Je ne suis jamais retourné à la maison. Jamais retourné à l'école. Jamais plus vu Denise Johnson ou Rudy Stoltz.

(*Denise Johnson* : s'agirait-il de l'écrivain américain *Denis Johnson*, habitant à Cap Cod, et auteur d'*Un pendu ressuscité* ? *Un pendu ressuscité* : s'agirait-il de Steven Jesse Bernstein, d'une évocation du poète de la côte ouest, prématurément disparu, pourtant, d'un double coup de couteau qu'il porta lui-même à sa gorge ?)

(On sait que dans le roman, *le pendu ressuscité*, une fois ressuscité, part sur une île peuplée presque exclusivement de lesbiennes et qu'il y découvre, par sursauts mystiques, sa vocation, celle-là posthume, qui est d'assassiner en plein défilé une autorité religieuse comme s'il eut s'agit de John K : s'agirait-il pour Steven Jesse Bernstein de vouloir greffer sur la face du système économique et idéologique son propre visage qui est celui d'un mort, et qui cache, dans l'espace du replis, le visage synthétique du regroupement de toutes les lesbiennes de cette île, de toutes les idées célibataires du cerveau ?)

Au fil des années, à cause de mon visage, et de mon attitude fâcheuse à son égard, j'ai dû être institutionnalisé plusieurs fois. Je suis un drogué, un alcoolique, un criminel. Quand je me peigne les cheveux, je porte un masque en papier avec des trous. Je me rase avec un rasoir électrique et

sans miroir, comme un aveugle. Vous en avez déjà plus vu de moi, que je n'en verrai jamais. J'espère que vous n'êtes pas si alarmés ou offensés par mon visage que je le suis. "Regarde dans le miroir, Stevie ! Tu vois ? C'est Stevie !" Je reste là parfois en secret, à regarder. Il y aura toujours quelque chose qui cloche avec mon visage.

Le 22 Octobre 1991, Steven Bernstein effectue un transfert de *matos*. Il appelle ses amis proches pour leur dire que le visage, ce pas que beau, a des problèmes de peau, qu'il va muer, mais que ça va remuer. Qu'une gueule de drapeau blanc plantée dans l'anecdote va raccrocher. Le portrait se rabote. Le radeau se radote. La méduse a fait un clin d'œil et tout en déclinant l'offre, il s'est précipité sur sa sœur, bien plus jeune. Ce n'est que 15 ans plus tard que sera pratiquée la première greffe du visage. Une femme qui tentera de se suicider perdra conscience et son chien voulant sans doute lui porter secours lui arrachera le nez la joue et la bouche. La maîtresse a cligné de l'œil et tout en déchirant l'offre, il s'est précipité sur sa chair, bien plus fraîche.

VOUS SAVEZ POURQUOI LES DOBERMANS SONT SI NERVEUX ? ILS SONT NES AVEC UNE MIGRAINE CHRONIQUE – LEUR CERVEAU EST TROP GROS POUR L'INTERIEUR DE LEUR CRANE – ALORS ILS RESSENTENT DE LA DOULEUR DEPUIS LE JOUR OU ILS SONT NES, DEPUIS LE JOUR OU ILS SONT CAPABLES DE RESSENTIR LA DOULEUR. JE SUIS NÉ FATIGUÉ.

On greffe sur la femme un visage prélevé sur un mort. Combien de fois ce visage, avant d'être greffé, avait-il prononcé : Embargo ? Facture d'électricité ? Castration chimique ? Combien de fois ce visage avait-il déjà fait l'objet d'un portrait-robot ? Combien y avait-il de ce portrait-robot dans le portrait-robot de la jeune-femme ainsi greffée ? Combien de fois ce visage

avait-il dit : je suis assis dans cette pièce ? Combien de fois avant que la jeune femme dise elle-même je veux me suicider, ce visage avait-il dit : je veux me suicider. Combien de fois ce visage avait-il dit : je suis assis dans cette pièce ? Combien de fois ce visage avait-il dit : JE TÉLÉPHONE.

ATTENTION, AVANT DE DÉCROCHER,
ASSUREZ-VOUS QUE VOUS ÊTES PRÉPARÉ
A CE MODE DE CONTACT

- vous savez à qui vous adresser (employeur, entreprise, service, organisme de formation) ;
- vous avez bien réfléchi à la manière dont vous allez vous présenter ;
- l'objet de votre appel et clair et précis ;
- vous avez préparé vos arguments ;
- vous avez de quoi noter ;
- vous avez réfléchi à la manière dont vous allez prendre congé et remercier votre correspondant ;
- vous avez pensé à préparer un message si vous tomber sur un répondeur.

N' OUBLIEZ PAS DE NOTER LE RESULTAT DE VOTRE APPEL
AU VERSO DE CE DOCUMENT.

Les passages en italiques, extraits du poème « Faces » de Steven Jesse Bernstein, sont traduits par l'auteur. Certains passages en majuscules sont aussi extraits d'écrits de Steven Jesse Bernstein.

II

I am made to be busy,
gay, doing crazy jobs
and writing this or
that

"Reste la bestialité que « je » suis, que le moi ignorait et qui l'épouvantera. Étrange conversion des pôles : pour le moi, la vie, sa vie est vouée à la putrescence ; et, tandis qu'il agonise, la vermine en lui résiste, insiste, s'acharne à être. Plus étrange encore : elle dit je. Comme d'une voix qu'il n'y a plus personne pour entendre."

Lyotard

I am made to be busy, gay, doing crazy jobs and writing this or that – stories and poems and nursing babies. (Sylvia Plath, journal, juillet 1958).
« Je suis faite pour être occupée, joyeuse, faire des métiers dingues et écrire ceci ou cela – histoires, poèmes et m'occuper de bébés. »

Je ne sais pas. Je ne sais pas comment je ferais *ça*, ce pour quoi je serais fait. Je serais fait pour mais ne le ferait pas sûrement. Je résisterais à renoncer à le faire, tout en n'en commençant jamais la tâche. La réalisation serait repoussée à l'horizon de la biographie ou dans le trou du poème.

Je ou quelque chose résisterait : un *je* dirait *je suis fait pour faire* – alors même qu'un autre *je* mais lequel dirait (à l'horizon de la biographie, du trou de l'expérience) *je ne fais rien de tout ça*. Je ne suis rien de tout ça. Je ne sais rien de tout ça. Ou d'un seul trait : *ça* ne me fait rien.

Un autre *je* dirait *sans moi*, un *je* troué, de la contre-gloire, de l'inécrit, de l'infâme, un *je* vidé, dans le trou du cerveau par où bégaie la vermine dans le dehors du destin, dirait :

NE RIEN FAIRE de ces choses, quand le cerveau semble *fait*, lui, comme on dirait d'un fromage, simplement le porter, porter le cerveau fait, qui a fait toutes ces choses, qui s'est fait dans les choses, ne rien faire que le convoi du lait, porter le lait qu'ont fait les choses, porter le lait qui s'est fait,

ne rien faire que le lait du cerveau, le laquais d'une viande ronde, alitée, lit en fait matelas gonflable sur la mezzanine, ne plus bouger, plus un muscle ne s'autorisant même un frisson, la lumière de la rue venant plonger dans le lait du

Cerveau, rester les oreilles vides des choses, entièrement vidées du cérumen des choses, simple muscle du cou, simple tension qui raidit la nuque, qui la tient droite, simple tête en position sur sa tige, simple crête de coq, simples coups vides de la pensée, simple port de cerveau, fait lait, mesuré dans le vide des choses, dans le cube de choses du vide, tenir sa tête, ne rien faire que ça, tenir tête à la tête.

Tenir sa tête sur sa béquille, tenir le capot du moteur qui tourne dans les choses, qui tourne à vide dans les choses faites et reconstruites, ne pas répondre à d'autres stimuli que le poids du mou qui fait que la tête doit être tenue, que la place du cerveau soit tenue dans le vide des choses faites, que le cerveau se tienne là, fait comme on dit fait d'un fromage, que le cerveau tienne sa place à faire des choses dans le vide et se vide de faire ces choses, se vide vite fait comme vidé du fromage de la tête, ne rien faire que la tenue de ce vide, n'autoriser pas un seul frisson à d'autres muscles, faire la tenue du seul muscle qui tient le vide de la tête, monter sur ce muscle, sentir le vide de la tension montée sur la mezzanine, tenir la tête des choses faites dans le vide, faire tenir cette tête dans le vide et c'est tout.

On me déplace à l'intérieur et à l'extérieur.

On me dit c'est ici, ou encore plus loin.

On change l'heure ou la pile de la montre.

Je n'ai pas bougé mais je suis allé partout.

On m'a emmené partout et je suis resté là.

On ne me dit rien car c'est automatique.

On m'a mis au monde simplement : mains, organes, poids, tête. Quand la génération est arrivée la seule place qu'elle avait c'était des trous dans le sol. Ma vie dans les trous du sol. Deuxième troisième quatrième jeunesse dans les canaux. La seule place qu'elle avait c'était dans le canal, dans la *canalisation*. C'est apparenté à une grande peau boyauté qui fait un bruit continu, qui aspire, qui drague et qui déglutit, qui nous relie. Il fait chaud, on a l'impression que c'est dans le cerveau un chuiiiii continu.

Il fait si chaud que le numéro des portes du campus fondait en traînées rouillées qui chuintent, rivières de partout, de la cigarette, du poulet-frites, du panta-jean, et des culottes coulait un filet brun, c'est un bruit total, c'est une chaleur totale, comme opérée sous le cervelet.

La chambre se remplit encore, est encore ivre, bien que maintenant le canal soit le seul à boire et à bouffer. Et que les hommes ont désormais pris l'apparence de leur vrai père : une masse de gelée grise-verte informe. Le poète cherche la face qu'il avait avant que le monde soit. Le chanteur cherche la voix qu'il avait avant que le monde soit. La dépression cherche le corps qu'elle avait avant que le monde soit. Et maintenant que le monde est monde il a toutes les faces, il a toutes les voix et il a tous les corps. Maintenant que le monde est un résumé de pudding et de brocolis sous une giflée d'eau de cologne.

L'identité semblait un résumé de pudding sous une giflée d'eau de cologne. Le cerveau était dehors, je sentais son odeur. Sephardic tinge. Existence de la clôture algébrique d'un corps.

« O frères, qui par cent mille périls avez atteint l'Occident, à cette si petite veille de nos sens qui encore nous reste, ne veuillez refuser, en suivant le soleil, l'expérience du monde sans habitants. Considérez quelle est votre origine, vous ne fûtes faits pour vivre comme bêtes, mais pour suivre vertu et connaissance. » (paroles qu'Ulysse, que Dante rencontre dans le huitième cercle de l'Enfer, dit avoir prononcées devant sa petite compagnie juste avant que son vaisseau ne dépasse Gibraltar) Ulysse a été envoyé dans le huitième cercle de l'enfer resplendissant de flammes « au-dedans desquelles sont les esprits qui s'enveloppent du feu même qui les brûle » parce que son vaisseau a enfreint la frontière (que Hercule avait marquée de deux bornes) et navigué sur la grande mer (cinq jours) jusqu'à une Grande Montagne sombre.

Le vaisseau a juste eu le temps de la voir s'élever au loin que les flots l'avaient emporté. Était-ce le mont des dieux sombres ? Le mont où les dieux vous dévisagent, vous ôtent le visage *pour retrouver la face que vous aviez avant que le monde soit* ? Le Purgatoire et l'entrée du Paradis ? N'était-ce pas plutôt encore l'Occident ? Les compagnons d'Ulysse n'étaient-ils pas revenus de là où ils étaient partis ? N'avaient-ils pas navigué comme sur une bande qui aurait été pliée selon le modèle de Moebius, que l'on parcourt pour toujours revenir sur le même côté ? N'avaient-ils pas fait l'expérience de la Grande Conscience Occident ? N'avaient-ils pas été les premiers individus pliés selon l'anneau de Moebius qui n'a plus simplement un ou deux côtés, qui n'a plus simplement un intérieur et un extérieur ? N'avaient-ils pas été les premiers individus à voir leurs pensées leur tourner autour ?

Ce n'était sans doute plus la montagne sombre du purgatoire où les dieux vous déchaussent le visage et vous débarrassent de votre voix – Et Basquiat brûlerait bientôt son *dieu sombre* sur des tissus et des planches, brûlerait son visage-même dans cet autoportrait peint sur une porte – celle du royaume des morts – avec le cri d'un oiseau.

Pendant que la vermine creusait son trou dans le visage et la tête pour sortir un *je fait pour-les-choses*, la pensée immobile avait déjà anéanti tout effort de résistance en révélant qu'elle n'avait jamais été qu'un trou, s'avalant elle-même dans les choses, se tournant elle-même autour sans jamais s'atteindre

L'orbite du *computo*. Tout cet orbe autour du crâne, pourquoi ? Pour passer des choses faites (la narration) aux choses vidées (la poésie) ; pour inscrire dans la rotation paradoxale, le créneau d'un déluge, l'écart d'un final, une masse-à-mort.

Le visage interdit. Le pur programme.

je dirais ça c'est dingue c'est mon trou

je dirais ça mon trou le dit avec joie

je le dirais avec mon trou

Je dirais avec joie le trou est dingue. Le cerveau fait la guerre au liquide. Je reviens chez les durs, une fois encore. Je durcis la tête et l'entre à nouveau très dure dans ce qui dure. La sonde Voyager est revenue. Enfin, elle est revenue avec le maximum d'informations. Au début, on lit V'Ger mais une fois nettoyée, c'est bien de Voyager dont il s'agit. La sonde Voyager a été envoyée dans l'espace il y a 300 ans pour collecter le

maximum d'informations possibles. Elle en a collectées tellement en fait qu'elle a fini par accéder à la conscience. La sonde Voyager revient vers la terre comme un système intelligent et actif pour qui les vivants ne sont que des unités-carbones comme autant de parasites à la surface de la planète.

Les manutentionnaires l'avaient sur le bout de la langue. Je ne suis pas sorti aujourd'hui. Pas bougée. Je n'ai pas vu la manifestation. Je suis resté chez moi, avec le pot de rillettes au milieu de la pièce.

Un autre *je*, ni vivant ni actif, un *je* mordant, me tournait autour. Ma sonde. Ma pin-up, *maçonnée*. Une construction-plastique. Il n'y avait pas un monde dans ma tête. Il n'y avait pas un peu plus du monde dans ma tête. Il n'y en avait pas un peu moins.

A partir d'un certain moment, ce qui monte à la tête descend dans les jambes. Et ce qui descend dans le fond du ventre frappe au sommet du crâne. Ce qui me fait oublier la route (le revêtement), les cannettes de bières, les pigeons, les voitures, les bancs, les couleurs, les cigarettes, les mobylettes, et les positionnements.

Lorsque les étudiants demandaient « Et toi, quel est ton vice ? ». Vice comme une portion de ce qui est florescent dans les ventres. Les ventres des bibliothécaires. Les ventres des étudiants. Dans la langue du fait des choses. Dans lequel le cerveau a sa place, lapant au méat des coupes de lait des choses.

Quel est leur plat préféré ? Que mange-t-il en lisant les nouvelles ? Le vol dans le magasin m'a nourri bien des fois depuis que je boucle des boucles à faire ce pour quoi je ne suis pas fait. Tandis que ce fait s'épuise,

c'est fait c'est fait, le ventre rentre dans sa couleur, rentre dans sa douleur. A une science, un art de ce qui est cru, de la crudité, du froid et du douloureux. Rien n'a voilé en lui ce pour quoi je suis fait, aucune digestion stoïque, dans le gai savoir d'aucun enzyme.

Le pouce léché. Un autre repas se termine dans le soir. Les ventres des lycéennes grouillaient. La cantine. La faim joyeuse. On ferme la cuisine. On ferme le magasin. On ferme le sac. Vice dans la cuisine. Ne pas entendre la cocotte siffler. On ferme le sac sur l'épaule. On avance dans le couloir. On ferme la voie. On se ferme au viseur de la camera. On se ferme à la projection. On se ferme à la suspension de la voix. On se ferme au communicant. On se ferme à la présence. On continue devant. On avance dans le couloir. On se ferme au passage des mains. On se ferme aux sons. On se ferme à l'écoulement. On se ferme au terrain. On se ferme à la seconde. On se ferme aussitôt. On entre ferme. On se tient dans le couloir comme une proposition. On se ferme aux lumières. On se ferme aux fenêtres. On se ferme aux gestes. On se ferme aux enfants. On se ferme en une espèce de puits. On se ferme dans un mouvement de construction. On se ferme aux muscles. On se construit un couloir plus ferme. On se ferme vide. On se construit un sol plus dur. On se durcit comme du ciment. On se durcit. On se ferme dans le puits. On se ferme à ses pieds. On se ferme comme un pantin effilé. On se ferme comme un pantin cinématographique. On se ferme comme un muet. On se ferme une main du dedans. On se ferme la main au-dedans. On ferme la main dans le ventre pour se jouer. On se joue du dedans. On se ferme dans le jeu de scène. On claque et on se ferme une proposition de jeu. On se met à jouer dans le couloir. On se ferme le couloir comme de cour à jardin. On se ferme de court. On se ferme à la vie secondaire. On se ferme à la vie du personnage de second rang. On se ferme le rang on se rue pour disparaître on se rue dans le couloir on se rue sur soi

on se ramasse en courant dans sa propre proposition de jeu on se court dedans on court dans son ventre on plonge la tête dans son ventre et on ferme la scène.

Tu peux le manger, c'est un garçon.

On est plein de vie, on est vide de toute vie

On ne « goûte » pas, on ne « déguste » pas – on boit

Chaleur du canal. Ici trop chaud pour pencher son crâne, *toute la jeunesse aurait coulé*. Mais il faut que l'œil boive tout autour. Qu'il suce pour voir. Alors laisser faire l'œil et se nourrir. Effacement de sari. Comme manger des radis au sel de l'œil.

Et ce *je* qui négocie à profit avec la chaleur, usine de ses atomes, la pensée de ce "qui es-tu ?" est tue par la pensée. Est-ce que j'ai une tête à concasser de la parole ? I was sucking the town.

La vie va vite – « alors t'accouches ? ». De la guimauve dans les cheveux. Celui qui erre, qui suit sans compromis (qui jamais ne se serre). Il est dans la puanteur. Simplement, naviguant, sa certitude bactériologique, il naviguait, je me *suís*. Avec la lucidité d'une borne kilométrique.

A la face-opéra du monde ouvert du dehors au dedans avoir pris conscience de la facticité de la loi. « Comment va la valise ?... ça va ? Les événements, ça va ? » Tous les vols commis, tous les risques pris : comment

j'aurais pu vivre dans une salle de bain. Un crs m'aurait rendu hommage.
« Un vrai cerveau. » Un chargé de mission.

Les chèvres boivent-elles du lait de chèvres comme nous. Ou sont-elles cruelles elles comme nous si nous buvions du lait de nous. Sommes-nous cruels mes amis ou sommes-nous des chèvres.

J'aurais fini mur entre quatre murs. Encrané. Administré par le quotient d'intrusion. Quelques messages. Quelques promesses. Quelques images. Quelques sons. Comme un serait chargé d'accueillir les jeux olympiques dans un hlm.

Plusieurs fois j'ai la tête du « Je suis » mal posée sur mon corps. Comme si j'étais déjà dans la collision, la collusion de ces deux *je*, et n'être plus enfin fait que pour porter ce « Je suis ». Que *je sois fait pour que les choses se vident à travers moi.*

Alors plusieurs fois, de souvenirs précis, je tire des choses faites et je les vide. Des quantités de motifs, des quantités de saveurs, des quantités de représentations; des quantités de noms, des quantités de codes, des quantités de lieux

Les pieds des femmes, muries comme des cassettes laissées sur le tableau de bord de la voiture.

Le vide des choses. Le vacarme des choses faites et vidées. Dramatisées jusqu'à l'épine. Crachées, utilisées, prônées, légiférées, usées, grattées, torréfiées, annexées, plotées, mâchées, nichées, vendues.

Jusqu'au trou du trou des trous, pour un ultime plaisir.

Je me rappelle difficilement ce temps-là où j'avais du me débattre avec une maladie, pas incurable, une maladie *de* l'incurabilité, plutôt, cancer d'un nom aurait-on pu dire aussi, qui empêche de penser, qui tire le cerveau, ces affreuses migraines, les vomissements, l'odeur du cerveau anéanti, la tige fibreuse d'une force méconnaissable autour de moi aveugle obscure et absurde, de cette vilaine magie du territoire d'où-je-venais, de ces maudites boules de foutre qui tournoyaient dans mes yeux, que je devais pétrir dans le cerveau une pâte pour prendre la forme des choses quand on les séparait de tout plan humain. ET CETTE MIGRAINE DEJA DANS LA NUQUE QUI TAPAIT POUR FUIR ICI IL Y A QUELQUES EUNUQUES QUI TRAINENT LEUR BALAI. Tout passé en dessous du niveau de conscience, tout serré sur la poitrine, grippe de cerveau, toutes les pensées cintrées et portées au piquet, saturées et liquides.

Je me rappelle que mon cerveau avait une odeur difficile, difficile à palier, une odeur qui montait qui montait, un humus clair et vif qui s'intensifiait, montant plus précis plus élémentaire, une essence bientôt, une molécule qui venait claquer en l'air, contre les autres particules et pensait, tout ce que je pensais, pensait ça au-dehors, en plein-air, pensait dans l'air, tout ce qui m'était passé par l'esprit, passait dans l'air, et je respirais ça, comme si ça devait m'arriver par là et pas par ailleurs, comme s'il fallait un jour que je sente ça, que je sente *mon* odeur, je me rappelais d'où je venais, que mon cerveau puait, et que tous ceux qui eurent l'occasion unique de me respirer à cet instant sentirent à quel point je n'étais pas là, que je n'avais jamais été là et qu'ils n'avaient parlé qu'à quelqu'un qui s'arrachait de chacune de leurs paroles, se débattant comme d'avec des tiges, épineuses, ronces, comme dans une forêt, qu'il n'avait jamais fait que

de s'arracher de tous, de tout, de partout, qu'il s'était lui-même arraché à lui et qu'il ne restait de lui rien du tout qu'une vague effluve, qu'un vague fumet.

Je me couche malgré de nombreux bruits. Le rez-de-chaussée, l'entresol. L'eau. La ventilation. L'évacuation. Le vent. On a bloqué la ventilation. Penchée à sa fenêtre, la folle crie *Au secours !* elle dit qu'il y a le feu ou un cadavre ou un dégât des eaux, un bandit, un enlèvement, une fracture.

Par la fenêtre, au petit matin, j'ai vu que le sol avait été lavé, récuré à la machine par un homme d'une trentaine d'années dans un tracteur à balai. La femme qui est là dans la rue désormais, crie plus fort que la machine. Les autres femmes regardent un instant et s'en vont. Elle est sans doute connue pour ça. Pour crier aux employés de la mairie, pour forcer la voix devant des catastrophes virtuelles. Elle ne semble pas dangereuse. Elle ne fait que des irrptions momentanées, même si régulières et bruyantes, toujours liées par le même cordon de secourabilité. Elle est secourable même si rien ne se produit et rien ne se produit alors rien ne l'épargne non plus. Ne se produit, sinon son spectacle, au balcon, par atermolement, dans la rue.

Les voitures défilent à cette heure-ci. De temps à autres, il y a une ambulance ou une voiture de la police. Qui ne s'arrête pas non plus, comme à un drive-in que tout le monde sait désaffecté depuis longtemps. Cette femme – complètement cinglée au demeurant – aurait servi les meilleurs hamburgers – kebabs – de la région. Elle est chez elle ou devant son immeuble à crier que les pires atrocités y ont lieu. Comme qui se déguiserait en vache et en appellerait au taureau dans son dédale du 3^e, ou même au tout dans sa totalité ratée, ou rien du tout ne se passe de rien, ou

rien ne se passe de tout ce qui se passe justement en une opération ou le non-événement est un bon amant.

Un feu de paille. Le soir ils jouaient Petra Von Kant de Fassbinder au théâtre et quelle aurait été leur surprise si la folle était entrée sur scène pour jouer Petra Von Kant tirée de son sommeil par une empiriste dont on ne saura jamais si elle est de la parenté.

L'urgence d'avoir à soi une langue des pointillés de laquelle on tire (ouste !) une garantie pour aller parler au gardien de l'usine de la fabrique des *ID* comme disent les anglais pour les papiers d'identités. Des Heïdis. Des chaperons lestés. Grimant sur la montagne le ventre vide, le panier plein. Et l'assurance que s'ils tombent sur un os, l'os sera testé et vidé.

I am made to be busy, gay, doing absolutely nothing and writing neither this nor that – stories and poems and eating babies. « Je suis faite pour être forte de poitrine, joyeuse, faire absolument rien et n'écrire ni ceci ni cela – histoires, poèmes et manger des bébés. »

Il y avait un calendrier. Et des heures pour le petit-déjeuner. Mais la vermine chassant la vermine, je n'étais fait ni pour ceci ni pour cela. Ni pour le woodpecker. Ni pour le cardinal. J'étais fait pour être la marionnette qu'on promène au bord de la mâchoire au cours d'orthophonie.

Ou plutôt j'étais fait pour l'entre-deux. J'étais fait pour la non-séparation de ceci et cela. J'étais fait pour le croisement qui ne vend rien. Qu'est-ce qui aurait pu sauver l'âne de Buridan. Que le marchand de glace passe à ce moment-là ? Que Buridan sache préparer les buffets ?

Je suis fait pour écrire rien, pour écrire sur rien. Je suis fait pour l'écriture de rien. Je suis fait d'une exquise politesse, à la portée du massacre. Je suis fait pour la miniature. Je n'écrirai sur rien, ni des choses faites, ni des choses vidées. Je n'écrirai de rien. Je me miniaturiserai. Je miniaturiserai le *je*.

J'enverrai le *je* comme une sonde dans moi. Comme dans *Le Voyage Fantastique*, pour qu'il voit dans moi comment ca fait d'être rien. Pour qu'il se voit lui-même fait et vidé. Pour qu'il se voit lui-même sans-visage, dévisagé par le moindre bout, par le moindre tesson cellulaire, pour qu'il se brûle les fesses contre le moindre pli de la chair, pour qu'il se sente touché, touché-touchant, touchant-touchant, double-portion de conscience dans la demi-portion de soi.

Je miniaturiserai l'écriture du *je*. Pour qu'il demande des colis de survie à sa mère, l'hydre ou l'araignée qui groove là ou ça groove, exactement, entre codifications psychiatriques et constantes de l'univers. Et qu'il n'ait rien que des pattes de mouches pour écriture, qu'il sente la vermine sous ses doigts, comme de l'encre conne qui réduit, qui tranche dans le temps, qui tranche dans la parole.

Je réduirai son espérance de survie. Je diminuerai sa qualité de vie. Je le confronterai en permanence à sa vermine, à son double-agent, à sa contre-gloire, à sa contre-culture. La cape de la vermine autour du bandit-manchot.

Je le réduirai comme une espèce de fourmi génétiquement programmée dans la forêt amazonienne pour ne marcher que sur le sol. Je miniaturiserai ma pensée pour qu'elle ne se déplace donc plus

qu'horizontalement. Lorsqu'un obstacle surgira, elle tournera en rond, elles ne pourra pas l'escalader.

Quand on sonnera à la porte c'est dans mon cerveau que retentira le dring. Je m'enroulerai. Je ferai l'anneau. J'annulerai la parole. Je m'ânonnerai. Je me fondrai dans l'anus miniature du *je*. Je parlerai et je parlerai le long de ce fil – ce coup du « *Sors !* ». Je m'enfoncerai. Impossible impossible. Le néant lui-même s'enfoncera. La vie s'annulera. Je serai le zéro qui ne fera jamais son trou. C'est comme si dieu m'aura créé en se retournant un ongle.

Dans ce trou, *verminé*, je serai irascible. On ne pourra dire quelle est mon origine. Autrefois, il y avait cette inscription peinte dans un ascenseur « mange ta cervelle, tu chieras du bonheur ». Je suis fait pour la mort miniature. Je suis fait pour l'assimilation à la *goutte*. Apparue dans le canal, *Homo Sapiens Canalanus*, il faudra daigner s'y enfoncer davantage plutôt que d'en sortir. Finir de s'enfoncer dans l'algue, la poissoncaille, le plancton. Dans l'éternité-cachalot.

Connaître l'évaporation et retomber en pluie sur la civilisation monolithe, sur le principe de la simulation – de l'accommodation – de l'adaptation, de la justice, de l'apprêtement, de la cuisine, de l'acclimatation et du contentement – mais surtout de la cuisine et de l'assaisonnement.

Retomber sur les visages. Rayés, griffés, biffés. Révélant que *vous n'aviez pas d'origine*, et que vous n'étiez pas là pour être élevé. Si vous étiez *irascible* c'était avant tout que vous n'aviez pas d'origine.

« On pouvait imaginer une renaissance retirée aussitôt du moment décisif ! Cinquante millions de cadavres de jour et de nuit n'avaient-ils pas ouvert ce trou de silence : la paix ? Mais elle est loin d'être apparue la *nudité jeune a jamais*, la génération des Hollandais volants, joyeux et apatrides, souverains entre ciel et terre, libérée de Dieu et du Diable, de ce monde et de l'autre. Il n'y a aujourd'hui que des oies, que des âmes d'oies sur un capitol de fumier sec. » (Dominique de Roux, *Gombrowicz*, 1971)

Les seules Hollandais à avoir véritablement percé, dans la vermine, sont des trépanés. Qu'on se rappelle le tableau de Jérôme Bosch *La lithotomie*, où l'on peut lire « Maître, enlève-moi la pierre, mon nom est Lubberd Das. » Lubberd Das est assis à une table au beau milieu d'un champ, les yeux dans le vague. Un homme derrière lui lui a ouvert le crâne et essaie d'en retirer une pierre, sous les yeux de ses deux assistants. Mais ce n'est pas une pierre qu'il en retire, c'est une fleur, et la même fleur est déjà posé sur la table.

Bart Huges et Joe Mellen, à la fin des années 60, en se trépanant, en se perçant un trou dans le crane ont pu vérifier par eux-mêmes : ni fleur ni pierre. Ce que l'on porte, à bout de bras, ce n'est jamais pur symbole. Ni la pierre du mythe. Ni la fleur de paix. Ce que l'on porte à bout de bras c'est déjà le trou qui pèse plus lourd que nous. On porte le trou au-dessus de sa tête.

On trace une ligne autour de toi.

On trace un cercle autour de tes pieds.

On dis dix heures et midi sonne.

On signe le contrat, on passe un accord.

A Besançon, à Lyon, à Marseille, à Seattle, sitôt qu'il y avait au-devant de moi la plus petite trace de moi, je l'ai ramassé ; sitôt qu'il y avait le plus petit morceau de mon cerveau devant moi, comme on jette un mégot, je l'ai ramassé ; dès qu'un morceau de moi s'ouvrait devant moi comme une poitrine, je ramassais mes affaires, je fermais mes compte, et je descendais plus bas que le parquet pour récupérer jusqu'au plus petit cafard, jusqu'au centième d'un cafard. Planté, démissionné, canné, cancer-creux, petite finance au creux.

Sorti, rentré. Chambre ivre, chambre sourde. La mémoire comme un éperon, une pierre taillée. Barrières des autoroutes saillies dans l'œil. Quille du dégoût. Maquille de des animaux, *commis d'État*. Décomposé, recomposé, un visage avec toutes ses fissures, toutes ses secousses.

S'arranger encore une fois pour que ce soit l'enfer

S'arranger encore une fois pour que ce soit réel

S'arranger encore une fois pour que ce soit ma tronche

Alors, qu'on m'appelle Lady Lazare si l'on veut. Ce pour quoi je suis fait, c'est le retour. Je suis fait pour faire le tour du trou. Moi inutile dans une montgolfière à moins qu'on me pende à la place du brûleur.

Mon récit de voyage, mon *Ulysse*, pourrait très bien commencer et finir comme cela : je ne sors pas de chez moi, ce n'est pas que je ne veuille pas, mais je n'arrive pas à sortir, ce n'est pas qu'il n'y ait pas d'issue, il y a une issue, ce n'est pas grand, mais je n'arrive pas à sortir de chez moi, les jours se rallongent, il m'arrive des journées entières de rester le nez contre

la fenêtre à me dire non c'est un sentiment qui file, je vais sortir mais je ne sors pas.

Je suis garé entre la chaise et le buffet, je suis cloué entre le meuble et le frigo, je suis garé entre le mobilier et la plomberie, la porte du buffet derrière abrite bourbon, whisky, cognac, mais je n'ouvre pas le buffet, depuis que je suis cloîtré ici, mais je peux sortir je l'ai dit, je ne suis pas prisonnier, c'est ouvert je dis la porte, les clefs, mais je n'arrive pas à sortir, ma veste est sur le porte-manteau, ma chemise sur ma chaise, mes chaussures dans le meuble, mon manteau dans le placard, les clefs sur le crochet, je prends mes clics et mes clacs et je me tire, mais je reste.

C'est comme si j'avais divorcé de moi, je me verse une pension mais c'est pour payer mon loyer, derrière la fenêtre du hlm qui est pleine de traces de doigts de visages à force d'être appuyé contre à regarder le trafic des biens et des choses, comme un bijou dans sa boîte à bijoux, reflets, tout mon corps est indifférent, mon corps n'est plus qu'une promenade, n'est plus qu'un parcours santé.

Un autre *je* dirait *sans moi*, un *je* miniature, de la contre-production, du nano-fou, de l'infâme, un *je* vidé, dans le trou du cerveau par où bégaie la vermine dans le dehors du destin, dirait : autant de phrases ont résumé la liste de ce pour quoi je suis fait, c'est-à-dire pour autre chose que ce que je dis, pour autre chose que le dit.

Un morceau de cervelle dans mon bol. *Peindre en reculant*. Mon cerveau opère à cœur ouvert toutes les pensées. Il faudrait ce que les médecins appellent *la fulguration du faisceau de Hiss*. Il y a comme une

arythmie cardiaque là-dedans. Le cerveau s'emballe. Le cerveau s'emballe d'un second cerveau qui s'emballe.

Un langage d'anneau. Un périmètre de pensée. Un trou pensant. Avant la pensée même les détours qu'elle emprunte et tout cela l'un dans l'autre comme bouillonnant de se tourner autour – là-dedans – mais de ne jamais se rencontrer. Il ne reste rien d'inconscient, qu'une sonnerie dans l'oreille, ininterrompue, qu'un acouphène. Qui serait le condensé de tout le *dit*. Intact. La meringue du cerveau. Verrue plantaire. Plante Verte. Établis oublié du cerveau.

Le Penseur de Rodin aurait été sculpté dans un trou noir.

Un trou aurait été sculpté, par Rodin, à l'intérieur du *Penseur*.

J'aurais pu être une percussion. 13000 milles à la vitesse légère. Parc a thèmes. Années de parachute. Cette fille quand j'étais à l'université, s'était retournée vers moi et m'avait dit : vous sentez la Javelle. Pharmacie terminale. Ce pour quoi je suis fait. Sol figure. Détournement. Bribes. Banquet. Plaisir à l'extrémité du tunnel.

J'aurais très bien pu dire ma pensée est dehors: elle est artificielle. Le quotient d'intrusion. Hyderomastgroningem est une pensée. Stratégie classique. Mon identité semblait un résumé de pudding sous une giflée d'eau de Cologne.

Le cerveau était dehors, je sentais son odeur. Elle la sentait aussi.

et puis c'est comme si tout mon corps durcissait
et se transformait en muffin
cookies fortune
avec des pépites de cerveaux

un cheval de conscience
pour le cowboy bleu
avec des rêves de réveils
sur les hauts-plateaux polaires

Dix ans de redingote
à smocker l'air
des hautes-calottes
de l'univers

III

Photograph me

photograph me

photograph me in my

suit of loneliness

*"I leave you this record of an invisible monstrosity and this report of
sadness."*

Denis Johnson

Le suicide prend la forme qu'il veut. Bien souvent, il prend la forme d'un trou, d'une bouteille, d'une noix. Il prend la forme d'un ascenseur, qui rappelle les toilettes du Lycée, qui bougeaient parce que c'est l'esprit qui bougeait.

Parfois, le suicide prend la forme d'un organe, que l'on rencontre toujours dans le contexte le plus anodin (aller faire ses courses, aller à la poste) comme un parent proche mais qu'on ne fréquente pas, dont on ignore tout, langage et vie. Cet organe, ce n'est jamais tout à fait le notre, ce n'est jamais tout à fait celui du parent, du voisin, ou du caissier.

Un psychiatre racontait qu'une patiente s'était levée et lui avait demandé, expressément, de venir voir ses viscères qui se promenaient dehors, qui passaient sur le trottoir. L'organe du caissier, l'organe des parents, l'organe des patients m'occupaient la mâchoire, en ce jour de réveillon, bien plus que les traditionnels vœux ou confiseries.

Le suicide prend la forme d'une ligne. On se réveille avec une ligne qui entre dans la tête et en ressort. On tire dessus comme si on pouvait pêcher une autre tête en dessous du lit. On ne peut pas se défoncer avec le rocher stable de son existence. On est seul avec les lignes. On est seul avec les lignes de fond et de surface. On est seul avec ce qu'on dit. On se réveille et on est pour toutes lignes.

De la répétition des chants d'oiseaux à l'altération de l'esprit par les klaxons, tout l'ensemble du tableau bicolore peint sur la douleur, du jaune au bleu, du crépis au ciment. Le suicide prend la forme d'une coque. On tire dessus pour se tirer dessus. On se tire dessus pour être plus dur.

A mesure que mon suicide prenait les formes les plus variées à Marseille, ce que j'avais à dire se faisait de plus en plus précis. J'atteignais quelque chose de simple, de primitif. Je m'enfermais dans la salle des Archives de la Bibliothèque de Marseille pour lire *Comme un gant de velours pris dans la fonte* de Daniel Cloves. Quand, à la fermeture, je me retrouvais dehors, j'étais complètement désorienté. Je marchais au milieu des visages, qui me paraissaient bien plus déformés qu'avant, comme le personnage du chien sans orifices, simple boule de poils qu'on alimentait à l'aide d'une seringue d'eau.

« Ce que j'avais à dire », ce n'était pas juste une pensée qui aurait été à l'intérieur de ma tête et qu'il aurait fallu mettre dehors. « Ce que j'avais à dire », c'était ce que j'aurais voulu dire aux maîtres de ma lignée. C'était le discours que j'aurais tenu devant l'assemblée de ceux qui ont maîtrisé ma lignée, qui l'on nourrit; qui ont fait du chantage à ma lignée sans orifices.

Pendant que l'on se tirait les cheveux pour savoir si l'Europe devait laisser la Turquie entrer dans son rang, un million de Turcs nous faisaient des kebabs. Un million de Turcs travaillaient et les femmes accouchaient de filles plus belles les unes que les autres. Nous mangions ces kebabs avidement comme nous regardions avidement ces filles.

Avec la viande et les filles, nous étions une génération consistante. Chacune de nos lignée était misérable. Chacune de nos lignée poussait entre les jambes des filles, méticuleuses, belles, avec de la hargne.

L'envie de représenter ma lignée à l'assemblée générale des Nations était infantile. Mais ma solitude, mon détachement, était soudain si grand, si grandiose, à Marseille, sous les arbres, avec les insectes et les ombres.

J'ai traduit *Le Trône du troisième ciel de l'assemblée générale des Nations*, un poème que Denis Johnson a écrit après avoir été visité l'oeuvre éponyme, luxurieux monument de bric-à-brac réalisé par James Hampton.

*Je suis content que Le Trône existe :
Cela rend mes jours meilleurs, et je sens
quelque chose qui me fait savoir que ma vie est réelle
Penser qu'il est mort inconnu et sans ami,
Mais je n'éprouve pas de la peine. J'étais son ami
Alors que je regardais et que j'étais regardé par les différentes parties
entremêlées
de la vision de quelqu'un qui était probablement fou
S'éclaircissant et s'éclaircissant davantage comme une forêt après l'orage-
Regardez les feuilles d'une forêt,
Jetez un coup d'œil à ses cimes et à sa crasse, à sa mystique bégayante
A sa symétrie,
Et vous deviendrez fou vous aussi. Regardez la ville
Le vin renversé
Le verre cassé, les gens cassés et renversés, les cœurs aussi,
Et vous deviendrez fou. Si vous restez dans ce monde
Vous perdrez la raison.*

*Mais c'est ok,
Ce qu'il lui est arrivé. Maintenant que lui
N'a plus à l'accepter,
Moi je peux.
Je n'arrive pas à croire que le Christ, quand il déclara
que le dernier serait le premier, la vie perdue sauvée –
Quand il suggéra que les fonds abyssaux sont bénis en leur profondeur –
Je ne peux tout simplement pas croire que le Christ, face à face
Avec les pauvres, les pauvres gens espérant au mieux
Devenir le mari ou la femme d'une peur solitaire,
Ait pu parler superficiellement.
Il n'a certainement pas pu se référer à un autre espace,
A un autre temps. Un tel espace, une telle temporalité
ne sont absolument pas nécessaires. Nous avons suffisamment
de temps et d'espace.*

James Hampton était agent d'entretien pour l'administration américaine. Il loua un garage pendant treize ans. A sa mort, le loyer n'ayant pas été versé, la propriétaire vint aux nouvelles. Quand elle ouvrit la porte du garage, elle découvrit une incroyable construction dorée disposée en plusieurs parties comme un monument religieux.



James Hampton se servit d'un assemblage de débris et d'objets usagés pour sa construction, tels que de vieux meubles, des ampoules grillées, des verrines à confitures, des cylindres à enrouler les tapis, des sous-mains de bureau, du carton et de l'aluminium, qu'il assemblait avec de la glue, du scotch, des épingles et des punaises. On compte cent quatre vingt parties. On peut y lire, écrit à la main, *The Throne of the Third Heaven of the Nations' Millennium General Assembly*, le Trône du troisième ciel de l'assemblée générale des Nations. Après avoir fini ses ménages, aux alentours de minuit, il se rendait au garage pour travailler cinq ou six heures durant à la construction du Trône.

WHERE THERE IS NO VISION THE PEOPLE PERISH

Quand je travaillais dans un hôtel le soir, je récupérais ce que j'appelais *businessman art*. J'étais chargé d'installer les salons pour les réunions d'affaires du lendemain. Je devais disposer les tables en U, faire des pavés ou des théâtres de dix vingt, quarante personnes. Je mettais le couvert : des feuilles blanches, des stylos, de l'eau plate, de l'eau gazeuse, un verre et des bonbons. Je devais mettre à la poubelle les différents papiers usagés, dont celui du pupitre (*paperboard*) et aussi me débarrasser des dépliants laissés dans la salle. Bien des fois, je les cachais dans un coin jusqu'à la fin de mon service. Alors, lorsque je portais les poubelles en partant, je faisais un détour par le vestiaire pour les mettre dans mon sac à dos. J'ai même une fois trouvé le dessin d'un pénis avec des ailes qui disait par l'intermédiaire d'une bulle reliée à une goutte au méat du gland : « Aller plus haut ». Je m'étais engagé, en signant mon contrat, à respecter le secret professionnel, comme un avocat ou un docteur ou un prêtre. Mais quelque chose me poussait à collectionner ces bribes de discours commerciaux. Je n'avais pas l'intention de les utiliser pour construire quelque chose. J'avais bien pensé à organiser une exposition de *businessman art* mais j'aurais facilement pu perdre mon travail.

Je voulais avoir cette petite (mon glanage dura quelques semaines) réserve de communications d'entreprises pour témoigner du langage technico-commercial. L'économie et le commerce font partie à part entière de la civilisation, et c'est le sujet des *Cantos* d'Ezra Pound que de ne pas les laisser hors du poème. Ce n'est pas la remise en cause du commerce qui importe. A l'ère de l'expansion bureautique, au temps de l'effacement du labeur dans le langage, lors de la mise en place de la société générale, quelque chose a vu le jour qui s'appelle *le commerciale* et qui n'est plus simplement *le commerçant*. C'est désormais *le commerciale* le poète. C'est lui qui invente les mots, c'est lui qui donne des noms : c'est-à-dire des prix.

Ceux qui recherche leur liberté ne se tourneront pas vers le lyrisme de la prière ou du poème : ils chercheront à maîtriser la technologie c'est-à-dire d'abord à en maîtriser le langage. C'est là qu'est leur rédemption. « *Opprimés par la technique, ils se veulent techniciens parce qu'ils savent que la technique sera l'instrument de leur libération; s'ils doivent pouvoir un jour contrôler la gestion des entreprises, ils savent qu'ils y parviendront seulement par un savoir professionnel, économique et scientifique.* » Jean-Paul Sartre, *Orphée Noir*.

Je déroule l'un des grands rouleaux de papiers détournés. Celui-ci est l'une de mes plus belles pièces. On y voit sur deux colonnes une suite de mots commençant tous par la lettre C : confiance, crédibilité, conviction, conseil, conversation, convivialité, confession, connerie, cracher, crash, charme, capacités, charisme, copiner, conclure, construire, catalogue, couronner, comprendre, condenser, concrétiser, compétences, communication, complément. Et au-dessus des deux colonnes, la formule est donnée : $R = C$, R pour résultat et réussite, C pour comportement. On voit d'ailleurs que celui qui donnait la communication a fait jouer son auditoire au pendu pour leur faire trouver le mot *comportement*.

J'aimais le mot « prospect » qui désignait la cible potentiel d'un nouveau produit ou contrat, parce qu'il répondait à celui de « suspect », qui était également employé. A la fin, il ne restait que les « clients ». Quand le contrat était signé, on avait réussi à utiliser le langage en toute *transparence* comme il est souvent mentionné, à la face de tous. C'est-à-dire en plein air, comme le cerveau retourné. Et ce pour sa propre rédemption et la rédemption d'autrui, une rédemption instantanée et en plein air.

RÉUSSIR : AVOIR ATTEINT SON BUT - ARRIVER OÙ ON A DÉCIDÉ
D'ALLER - GAGNER - ATTIRER L'ATTENTION DE L'AUTRE - SATISFAIRE
→BANQUE →CLIENT →SOI - SA FAIRE PLAISIR - S'ÉPANOUIR - SE
DÉPASSER - AVOIR APPORTÉ DE LA VALEUR AJOUTÉE - SE VALORISER -
VAINCRE →SOI →L'AUTRE

Je dévoile ses écrits-là à la place de ceux de James Hampton, que je suis dans l'impossibilité de décoder. Nombre des écrits de Hampton attachés aux diverses éléments du Trône, ainsi que les papiers trouvés dans le garage, confèrent au mystère. Hampton écrit dans un code qui a défié tous les cryptographes. Son carnet, intitulé "The Book of the 7 Dispensations by St. James," a été microfilmé. Se référant à lui-même comme à Saint-James, James Hampton utilise un alphabet inconnu et termine chacune des pages par le mot "Révélation."



Le mot apocalypse en grec renvoie au voile qu'un homme soulève. En latin, le mot *re-velatio* dit la même chose. « L'Apocalypse » de Saint-Jean de Patmos clôt les deux Testaments, l'Ancien Testament auquel renvoie le côté droit du Trône, et le Nouveau Testament, composé des Évangiles, auquel renvoie le côté gauche. La révélation marque la fin du spectacle. C'est sur le clou du spectacle qu'on pose les yeux bien sûr, parce que c'est lui qui inspire la peur : la peur de la fin, de la fin de l'illusion, de la fin des temps, de la fin du pouvoir temporel, du mandat, de la dissolution des rôles. Car c'est le clou qui va se fiché dans la tête. Avec différents effets possibles. Il pourrait

s'agir de soulager la trop forte pression dans le crâne par expulsion du liquide cérébrale. Il pourrait s'agir aussi bien de se ficher le clou dans la tête parce qu'au fond on s'en fiche, de la tête : ce qui compte, c'est la pensée, en plein-air, dé-pensée, au-dehors du crâne, qu'elle soit pour tous, généralisée, sans visage. Alors les pensées qui fleurissent fleurissent dans la serre an-historique, vide de secrets, sans mémoire. Toutes ces identités ont déjà disparu, elles sont séparées de tous les aspects de leur désir, de l'as même du regard. Elles ne tirent plus les cartes de leur ancien futur, elles se mettent droit devant, et s'aspirent. Tout ce qu'elles sont peut sortir par le trou du langage dans la tête. Elles sortent leur cafard, leur suppôt, leur ailleurs - et jouissent.

*On voit James Hampton sur une photographie
Attendre pour toujours à côté d'un tableau rempli de diagrammes
Et de légendes semblant n'avoir aucun rapport
Avec les rayons, les signes extraterrestres qu'il a dessinés,
Qui ne sont pas des objets mais des plans.
De sa dernière vision en date
Il déclara : « ce dessin est la preuve que la Vierge Marie descendit
Au Paradis... »
Les hommes au coin des rues, la terre qui tremble –
C'est facile d'imaginer ses mains
Quand on regarde leurs mains
De cuir, caressant le cou
des cruches, touchant leurs chèques avec délicatesse,
Et de voir partout une scène
Juste comme la sienne, une divinité
affranchie dans un garage vide
Mourrant seule de petite consolation.*

*Photographie-moi photographie-moi photo
graphie-moi dans mon costume de solitude,
Ma cravate que j'ai
Gardée pour l'occasion,
Mes chaussures pleines de poussière, ma peau couverte de pollen,
Montrant du doigt la chaise vide ; derrière moi
Le Trône du Troisième Ciel
De l'Assemblée Générale des Nations.
JE SUIS L'ALPHA ET L'OMEGA LE COMMENCEMENT
ET LA FIN.
Des vêtements rouges délavés,
Des lunettes de soleil, des ampoules,
Des pièces de revolver, des petits clous
De simples épingles à coudre,
Ampoules, cartons,
Film aluminium,
Le papier que les vagabonds du quartier
enroulent autour de leur bouteilles de vin,
Le métal des canettes,
Les déchets des bâtiments officiels.
La révélation.*

« *Des clous!* », comme on dit, *rien*, tu toucheras des clous. Avant même d'avoir vu le spectacle, tu en toucheras la fin. Avant d'avoir pu assister au spectacle, tu en auras le clou planté à un endroit précis de la tête. Non pas au point où l'identité s'ouvre sur l'extérieur, mais là où l'intérieur s'ouvre sur lui-même, sur l'intérieur : au point de la Foi.

Au fond, il importe très peu de briser le code de James Hampton. Il importe peu de savoir ce que la Révélation va révéler. Elle vaut pour elle-même, non pour ce qu'elle dévoile. C'est sans doute la raison pour laquelle c'est le seul mot qui apparaît dans un alphabet commun à la fin de chaque page. Le Trône, préparé pour l'Apocalypse, pour la Seconde Venue, a sa propre Révélation, une Révélation qui ne révèle rien, qu'elle-même. Le Trône est un origami (oiseau girafe dragon complètement politiques) qui est plié dans les dimensions du temps et de l'espace. Il *dévoile un point qui n'a pas de coordonnées et un espace inexpugnable : celui du secret, celui du moi sans moi, celui où la volonté est incompressible et les droits inaltérables*. Le Trône est un lieu de repos, et pourtant panique. Les objets meurent, mais les déchets accompagnent et créent des espaces dans les rêves, plébiscitant des mariages entre des genres opposés.

James Hampton ne répond pas à la question quel sort on nous réserve ? Il y a déjà l'hiver bien sûr. Il y a la dictature de la protéine. Il y a l'après-guerre. Il y a la langueur et le tremblement. Il y a aussi de gros arbres verts. Des prunelles et des pommes. Des nonnes sur une plage séparées par quelques mètres dans lesquels s'engouffrent les dernières lueurs du soleil. Il y a jusqu'à la dernière lueur - le très recherché *rayon vert* - dont on dit que celui qui le voit a le pouvoir pendant quelques instants de voir directement dans le cœur des autres. Il y a le miroitement du Trône à l'instant où la propriétaire ouvre les portes dessus pour la première fois et qui s'est perdu à jamais. Il y a le secret de James Hampton qui n'a pas été dévoilé avec la découverte du Trône.

LES DÉCHUS, LES GARCONS RÉINCARNÉS OU AUTOCRÉÉS,
BRONZANT EN-DEHORS DU TEMPS, À CÔTÉ DE LEUR TÊTE - QUEL GOÛT
ÇA A CE SECRET QU'ILS GARDENT?

Né dans la petite ville d'Elloree, Caroline du Sud, en 1909, James Hampton était petit et *quirky*, ce qui signifie qu'il avait l'élégance déplacée d'un capitaine de vaisseau spatial né dans le plat pays. Son père était un chanteur de gospel et un prêcheur baptiste itinérant. James Hampton partit rejoindre son frère aîné à Washington quand il avait dix-neuf ans. Il travailla comme cuisinier dans des cafés jusqu'à ce qu'en 1942 il soit mobilisé pour aller servir dans le 385^{ième} escadron de l'aviation civile au Texas, à Seattle, à Hawaï et dans les jungles du Saipan et du Guam. Il s'occupait de travaux de construction et de l'entretien des pistes. Il fut déchargé en 1945 et retourna à Washington. James Hampton passa le restant de ses jours à nettoyer les bureaux de l'administration générale et à construire le Trône. Il mourut du cancer dans un hôpital pour vétérans en 1964. Il n'avait pas d'amis proches. Il vécut seul. Il ne se maria pas.

I DREAMT THAT YOU WERE EATING FIGUES IN THE KITCHEN OF A STRANGE GANGSTERS' HOUSE

Un groupe de dentistes se réunirent dans l'hôtel où je travaillais. Il me fallut installer des tables en U pour quarante personnes. Ce qui comprenait : cent vingt feuilles blanches (3 par personnes), quarante crayons, quarante sous-verre, quarante verres, quatre-vingt bonbons sous les verres, vingt bouteilles d'eau plate et vingt bouteilles d'eau gazeuse (une bouteille pour deux personnes), quarante chevalets où inscrire son nom, quarante chaises, sans compter la table de l'orateur (avec ses feuilles, son crayon, son sous-verre, son verre, ses bonbons, ses bouteilles d'eau, son chevalet et sa chaise), la table du vidéo projecteur, le *paperboard* et ses quatre marqueurs rouge vert bleu et noir, et la poubelle. J'ai déroulé l'écran pour le vidéo projecteur. J'ai passé un coup d'aspirateur. En passant par la

cuisine, comme il n'y avait personne parce qu'il était tard, j'ai pris deux croissants, deux pains au chocolat et une baguette, et je suis rentré chez moi.

Le lendemain, il me fallut débarrasser la salle et la nettoyer. Sur le tableau était écrit au marqueur bleu : « Il est interdit au chirurgien dentiste d'exercer en même temps que l'art dentaire une autre activité incompatible avec sa dignité professionnelle. Article R.4127-203 » Je mis toutes les bouteilles d'eau, à moitié bues, sur le chariot. Je séparai les verres d'eau sales des propres pour les ramener au bar. Je ramassai les papiers de bonbons vides et récupérai ceux qui n'avaient pas été touchés. C'était l'époque où je glanais encore. Il était courant de retrouver des sous-verres dont le liseré bleu avait été soigneusement effacé avec la gomme du crayon de papier. Je ne les gardais jamais. Ils me donnaient plus de travail qu'autre chose : j'étais obligé de nettoyer les miettes de gommes dispersées sur la table. Ce soir-là, en ramassant les feuilles blanches vierges en paquet, j'en trouvai deux, retournées, couvertes d'une petite écriture. Je les parcourai du regard en vitesse, et, en jugeant le contenu intéressant, les mis, comme d'habitude, pliées en deux, sur le chariot, entre le carton d'eau plate et le celui d'eau gazeuse.

De retour, chez moi, je sortis les feuillets de mon sac. Je m'assis sur le lit et commençai à les lire. « Je parlerai dans la langue qui vous sert tous les jours à communiquer. Je veux dire, non sans honte, avec des mots mis dans un ordre qui n'aura pas été déterminé par moi, qui n'aura pas été déterminé par le filtre original de la pensée et des sentiments, mais par une routine. J'ai très peu de temps. Je suis un original qui a mené une carrière de scientifique et qui va bientôt passer dans l'autre monde. Je suis très seul et c'est très bizarrement au pic de cette solitude que j'ai décidé de parler de

façon très commune lors de ce séminaire. Je voudrais parler de ma dignité. Hélas pour cela, il va me falloir remonter un peu loin. Il aurait peut-être même fallu prendre chaque racine de chaque légume de chaque fruit que j'ai mangés pour bien m'expliquer. J'ai été dérangé depuis mon enfance par une chose sur laquelle je n'ai jamais pu mettre le doigt. Cette chose m'échappe toujours mais je ne lui ai jamais échappé. J'ai eu très peur d'elle quand j'étais plus jeune. Elle me tirait des balles dans la tête quand je dormais. Je n'ai jamais pu mettre le doigt dessus. Je n'ai jamais pu voir son visage. Il m'a alors fallu lui donner un nom : et c'est ainsi que j'ai commencé à l'appeler le « gouda noir ». J'ai grandi et la peur s'est calmée. Mais cette chose, le « gouda noir », s'est répandu partout. Il a fini par y avoir plus de « gouda noir » dans la bouche de mes patients que de caries ou de plombages. C'était du concret, c'était partout, mais ça n'avait pas de forme parce que ça devait être absolument partout. Le « gouda noir », c'était horrible, n'avait pas d'intérieur ni d'extérieur, il était à sa place partout. La complaisance et le bonheur de ce jus épais qui s'était répandu sur les choses étaient terrifiants. C'était comme un sourire vide imprimé sur cette gelée. J'ai commencé par diviser mes jours en deux : il y avait les jours solides où le « gouda noir » était plus ou moins solide, et il y avait les jours liquides où le « gouda noir » était plus ou moins liquides. Ma première consultation c'était un jour liquide. Depuis quelques semaines, le « gouda noir » est devenu complètement solide, j'ai l'impression qu'il est même passé à une étape supérieur, qu'il s'est comme cristallisé. Je ne sors plus de chez moi. J'ai écrit ces quelques notes, j'ai essayé de rassembler dans ma mémoire les événements marquant de ma relation au « gouda noir » et de son apparition dans ma vie. Mais ce récit historique m'intéresse moins désormais. Et je n'ai sans doute pas assez de talent, ni de patience, pour le développer de manière efficace. J'aimerais, certes, vous en faire comprendre les enchaînements. Je me suis cassé les côtes sur le « gouda

noir » les jours solides, et je me suis étouffé, j'ai vomi le « gouda noir » les jours liquides. Ce que je voulais aujourd'hui, non sans honte encore, c'est un peu plaider ma cause. Je ne suis pas un mauvais praticien. Je sais que des bruits courent sur moi. Vous savez, le « gouda noir » m'a rayé de l'ordre des vivants, il m'a rayé de l'ordre de la nature ou de je ne sais quoi. Il paraît complètement impossible que j'aie pu tenir jusque là. L'état d'urgence a été déclaré quand j'avais vingt ans, ou quinze, hein. Je ne parlais déjà plus la langue des autres. Le « gouda noir » me remplissait. Je cherchais mon visage partout, je ne savais pas où regarder, je ne savais pas qui regarder. Je pouvais sentir le « gouda noir » sur moi, absorbant, masquant ce que j'étais, brouillant toute les définitions. Il jouait avec moi c'est sûr, il était ma nounou et mon démon. Dans mon cas, l'ami imaginaire avait beaucoup plus de réalité que l'esprit qui l'avait fait naître. J'arrivais à faire mine de rien, mais j'étais très mal à l'aise. J'étais mal à l'aise dans le mal. Je gardais la face comme on dit. Ma relation au « gouda noir », implicite au commencement, n'en référait pas moins à un autisme ravageur. Je me dis maintenant, avec humour, que moi, qui suis devenu dentiste, j'ai mâché et remâché le même chewing-gum, j'ai soigné sur tous mes patients la même rage de dents : la mienne, celle qui me fait parler dans une autre bouche, dans un sourire vide. »

Je suis allé aux toilettes. Le maître d'hôtel, comme toutes les fois, m'avait fortement fait angoisser. Je me suis demandé si le Dentiste avait lu ce qu'il avait écrit à ses collègues. Je me suis demandé si je l'avais croisé dans l'hôtel. Le temps s'est compressé en un point d'orgue sans thème. De l'Inde à la planète Mars, l'espace baignait dans une infinie solitude. On était Martien de part notre solitude, celle dans laquelle on gardait le secret. Avec notre *écriture de Martien* parce qu'écrite du sol de la solitude, du « sud d'aucun nord ». Avec nos multiples existences et toujours le même chagrin.

Je suis chagrin de te retrouver vivant sur cette laide terre; je voudrais sur notre Espénié voir tout ton être s'élever et rester près de moi; ici les hommes sont bons et les cœurs larges. Viens un instant vers moi, viens près d'un vieil ami fondre tout ton chagrin : viens admirer ces fleurs, que tu crois sans parfum, mais pourtant si pleines de senteurs!... Mais si tu comprendras! Je détourne ces paroles du médium Hélène Smith transcrites par Théodore Flournoy, et originellement prononcées dans ce qu'Hélène Smith dit être la langue Martienne, en guise de prière pour ceux qui sont ou ont été Martiens de par leur solitude, pour James Hampton, pour un certain Dentiste et pour d'autres.

ANÉ ÉNI KÉ ÉRÉDUTÉ CÉ ILANUSSÉ TÉ IMÂ NI
C'est ici que, solitaire, je m'approche du ciel
et
BÉTINÉ CHÉE DURÉE
regarde la terre.

Le 14 juillet, à Marseille, j'ai manqué les feux d'artifices. Le lendemain, j'ai traversé le centre-ville en écoutant la même chanson. Je n'ai ressenti de connexion avec rien. C'était absolument abstrait. Et sans conséquences. Dans l'ascenseur de la bibliothèque, je me suis senti totalement extérieur. J'ai serré la main à quelque chose à l'intérieur de mon ventre. Je me sentais tranquille.

Une mère emmenait sa fille à la bibliothèque et quand l'alarme retentit, elle s'aperçut soudain qu'on pouvait presque voir le sexe de l'adolescente. Il n'y a pas plus sexy que ces adolescentes dans les rayons de la bibliothèque. On voyait son sexe comme on voyait la lettre B ou C au début du rayon.

Momie d'ibis du non-choix à travers ce qui me parvient. Une anthologie bilingue de André Breton, la libraire prend ma carte en souriant et la bipe. Si j'échappais à mon destin. Que l'on ne se rend pas là où on voudrait. Moins de mots qu'il n'en faut pour le dire. J'ai tout compté, voilà. Deep in the parasol I watch the marvelous prostitutes.

Je me suis assis sur un banc dans le Parc Longchamp. Il faisait chaud. Je suis resté immobile et silencieux.

ÉPILOGUE

J'ai quitté Marseille pour Seattle. J'ai trouvé une note sur la table ce matin : "Ecrire sur – les cris de plaisirs les cris de douleurs – destin – hyperviolence – finir le texte sur James Hampton." J'ai encore oublié de prendre en photo les tombes de Jimmy Hendrix et de Bruce Lee. Quelqu'un me l'a demandé et je lui ai promis. Kurt Cobain, lui, n'a pas de sépulture. Aucune assurance n'a voulu prendre en charge son inhumation. Il a été brûlé. Je ne sais pas où l'on a mis ses cendres. Est-ce que Steven Jesse Bernstein est enterré quelque part dans Seattle ou aux alentours ? Et James Hampton ? A Elloree, sa ville natale, personne ne se souvient de lui, personne ne connaît son nom. Il y a une rue qui a pourtant été baptisé, en sa mémoire, *Hampton Street*.

Il fallut plus de trois jours à huit personnes pour installer le Trône du Troisième Ciel de l'Assemblée Générale des Nations au *Smithsonian American Art Muséum*. Quatre conservateurs nettoyèrent à la salive, à l'aide de cotons-tiges qu'ils avaient eux-mêmes fabriqués, les différentes

parties du Trône avant l'installation. D'autres produits durent être utilisés sur l'aluminium vernis or. Il fallut entre huit et douze heures pour nettoyer chacune des pièces, plus de trois cent pour l'ensemble du Trône.

On voit James Hampton, sur une photographie, à côté d'un tableau rempli de schémas et de diagrammes qui font penser à des signes extraterrestres. Cette image rappelle une scène du film *The day the Earth stood still* où l'extraterrestre humanoïde Klaatu résout une étrange équation sur le tableau du Professeur Barnhardt, pour attirer son attention.

00:31:43,931 --> 00:31:47,138

Klaatu : Qui est l'homme le plus important d'Amérique?

00:31:47,338 --> 00:31:49,543

Le Porte-Parole du Président : Je ne sais pas. L'homme de l'espace.

00:31:50,545 --> 00:31:54,554

Le Porte-Parole du Président : Non, le Terrien le plus important. Un philosophe ou un penseur.

00:31:54,854 --> 00:31:58,863

Le Porte-Parole du Président : L'homme le plus intelligent du monde?

Klaatu : Ça ferait l'affaire.

00:31:59,163 --> 00:32:02,170

Le Porte-Parole du Président : Le professeur Barnhardt, le plus grand scientifique.

Klaatu et le Professeur Barnhardt sont un double de Steven Jesse Bernstein et James Hampton. Klaatu, malgré son apparence humaine, est un chien sans orifice pour les soldats et les sénateurs parce qu'il a fait quatre cent millions de kilomètres et qu'ils n'ont conscience de rien. Le Professeur Barnhardt est comme le Professeur Tournesol sourd à l'ordre des biens et aux conversations intestines. Il est un contre-pouvoir à la technique

primitive et politique des maîtres. James Hampton, comme Steven Jesse Bernstein, comme Klaatu, comme le Professeur Barnhardt, comme le célèbre mathématicien Grothendieck, est un irascible. Il dit ce qu'il a à dire.

00:20:03,161 --> 00:20:06,468

Klaatu : Je ne m'adresserai pas à un seul pays ou groupe de pays.

00:20:06,669 --> 00:20:10,577

Klaatu : Je refuse d'apporter ma contribution à vos jalousies enfantines.

00:20:10,878 --> 00:20:13,182

Le Porte-Parole du Président : Nos problèmes sont très complexes.

00:20:13,283 --> 00:20:16,790

Le Porte-Parole du Président : Ne nous jugez pas trop sévèrement.

Klaatu : Je ne juge que par ce que je vois.

00:20:17,091 --> 00:20:21,299

Le Porte-Parole du Président : Votre impatience est compréhensible.

Klaatu : Je n'ai aucune patience pour la stupidité.